

**Transplantés au Québec  
au terme d'un parcours  
souvent traumatisant, ils  
tentent maintenant de  
s'adapter à un nouveau  
monde — en espérant  
pouvoir y rester. Voici  
à quoi ressemble le  
quotidien des enfants  
demandeurs d'asile.**

PAR DAPHNÉE HACKER-B.

\*\*\*

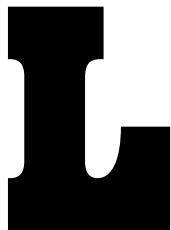
# Les enfants



# du chemin Roxham

\*\*\*

PHOTOS DE MATTHEW JOYCEY



## LE SON DE LA CLOCHE

résonne dans les couloirs sombres de l'école secondaire Louis-Joseph-Papineau, dans Saint-Michel, à Montréal. Rebaptisé «le bunker» par les gens du quartier, le bâtiment n'a pour fenêtres que des meurtrières le long de quelques escaliers. Près de 1 500 élèves déferlent dans les corridors: ça crie, ça rit, ça se chamaille. Ici et là, on entend des jeunes discuter en espagnol, en créole, en arabe.

La pause du dîner tire à sa fin et les adolescents regagnent leurs classes dans un énorme brouhaha. Soudain, la directrice adjointe Annie Pelletier se met à courir vers la sortie, un walkie-talkie à la main, duquel émergent les cris de quelqu'un qui semble en panique. Plusieurs membres du personnel scolaire la suivent, l'air grave.

«C'est un élève migrant... Il... Il vient de faire une tentative de suicide», me dit d'une voix tremblante Natalie Pételle, éducatrice spécialisée chargée des classes d'accueil, où sont regroupés les nouveaux arrivants, le temps d'apprendre le français. «Les paramédicaux sont là, il va être OK, on l'emmène à l'hôpital...» L'intervenante se prend le front. «Je n'ai jamais vécu ça, jamais autant de cas si graves dans une même année...»

Il est vrai que les écoles du Québec, particulièrement celles de la région montréalaise, n'ont jamais accueilli autant de jeunes migrants que depuis deux ans. Des enfants qui ont dû suivre leurs parents sur des routes souvent périlleuses et clandestines pour atteindre la frontière canadienne et y demander l'asile... Natalie Pételle raconte qu'elle reçoit régulièrement dans son bureau des ados qui lui confient avoir vu des atrocités sur leur chemin migratoire : des cadavres, des personnes violées, des décapitations. «Ils sont en état de choc post-traumatique.»

Une élève d'origine ukrainienne, arrivée il y a moins d'un an, sort dans le couloir pour boire à la fontaine et aperçoit l'ambulance à travers les meurtrières de l'étage. Elle s'approche de nous. «Moi non plus, je ne vais pas bien», dit-elle dans un français hésitant à l'éducatrice spécialisée. «Je n'ai plus envie de vivre...»

Natalie Pételle lui met le bras autour de l'épaule et l'invite à la suivre. Tandis qu'elles s'éloignent, je demeure seule dans le couloir obscur, envahie d'un sentiment d'impuissance face à autant de détresse.

En mai et juin derniers, j'ai passé plusieurs jours à l'école «Louis-Jo», comme disent les jeunes. J'ai pu suivre les

élèves de la classe 915, où se trouvent 17 adolescents issus de 12 pays différents: du Salvador à Haïti, en passant par l'Ukraine, la Turquie et l'Inde. La quasi-totalité d'entre eux sont des enfants de demandeurs d'asile, quelques-uns sont des réfugiés politiques ou ont suivi un processus d'immigration «en règle». Tous doivent apprivoiser leur nouvelle vie.

En dépit de la barrière de la langue — merci Google Translate —, ces ados de 14 à 17 ans m'ont raconté leur arrivée parfois dramatique au Québec, l'adaptation souvent difficile, leurs peines. Mais aussi leurs rêves. Leur famille a fui un pays où la pauvreté et la criminalité font rage, ou encore un pays en guerre. «Même s'ils ont tous un récit de vie unique, plusieurs histoires ont des points communs», remarque leur enseignant, Simon Tremblay-Cloutier.

\*\*\*

## L'AIR EST PESANT

dans la classe 915. Comme les autres, la salle aux murs jaunâtres est dépourvue de fenêtres. Les 17 élèves semblent abattus par la vague de chaleur exceptionnelle de la fin mai.

La porte s'ouvre, Simon Tremblay-Cloutier fait son entrée d'un pas dynamique. «Hé, la gang, ça va?» s'exclame le prof d'un ton jovial, tirant les jeunes de leur torpeur. «On va former un cercle avec les chaises. Pour la discussion d'aujourd'hui, j'aimerais que vous parliez de votre arrivée au pays.»

À travers le cliquetis des chaises, Simon Tremblay-Cloutier m'explique que la majorité de ses élèves sont au Québec depuis plusieurs mois. Aucun ne parlait français à son arrivée à Louis-Jo. La plupart se débrouillent maintenant plutôt bien — niveau intermédiaire, évalue l'enseignant. Lorsqu'ils maîtriseront suffisamment la langue, après un an, sinon deux ou trois, ils pourront reprendre leur scolarité là où ils l'avaient laissée en quittant leur pays.

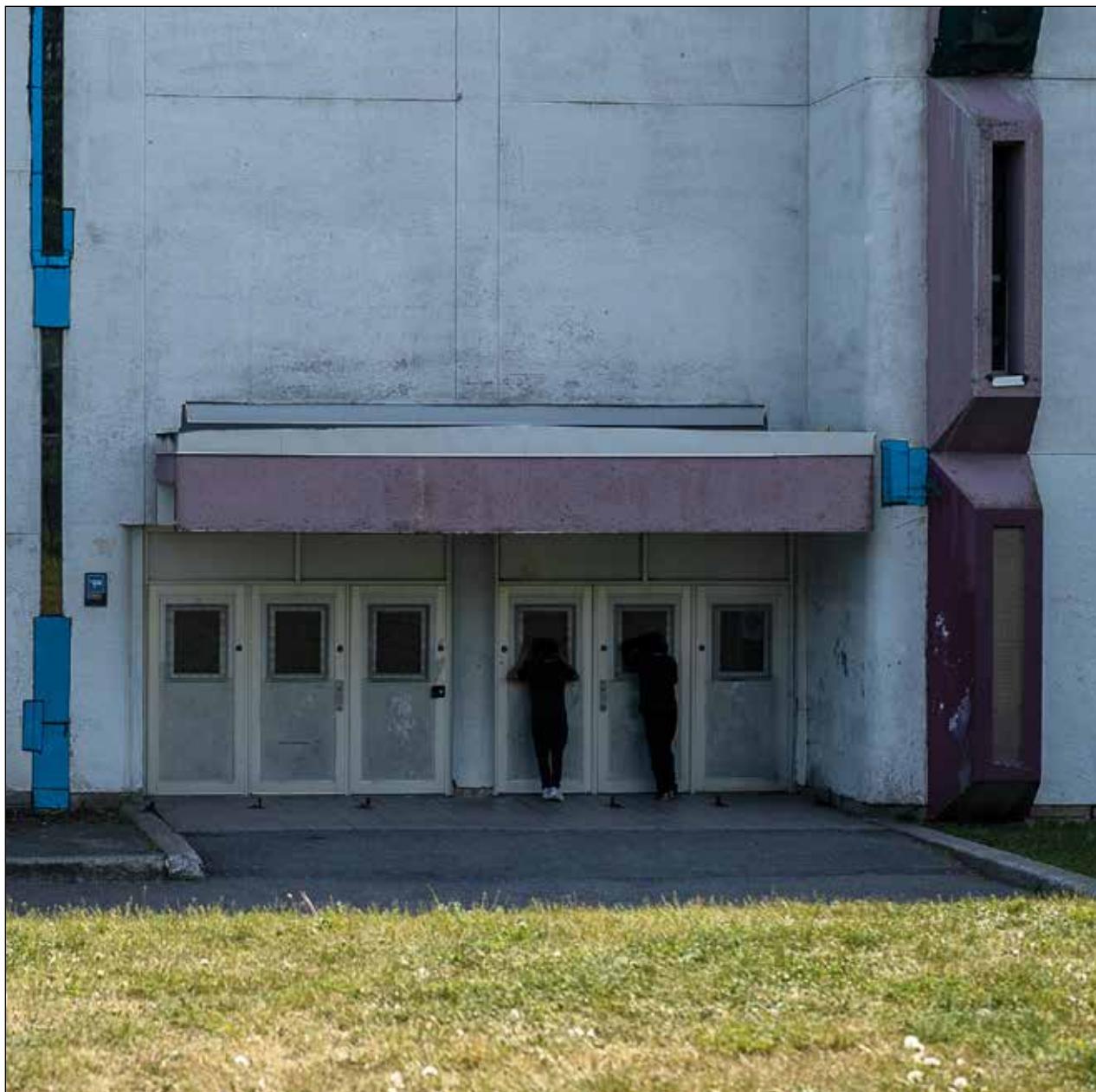
Raúl, 17 ans, lève la main en premier, avec assurance. «Là d'où je viens au Mexique, quand on sort dans la rue, c'est dangereux. Mes parents... ils ont été kidnappés», dit-il dans un français dont l'accent est teinté d'espagnol. «Dès qu'ils ont été libérés, on est partis vers le Canada.»

Le jeune homme aux larges épaules regarde ses camarades de classe et les pointe un à un: «Chacun de nous, on est chanceux d'être ici, on est en sécurité.»

Il poursuit en expliquant qu'il a passé ses premiers mois à Montréal dans une chambre d'hôtel payée par le gouvernement canadien, avec ses parents et son frère plus jeune. «C'était petit, mais on était bien traités. Il y avait plusieurs autres Mexicains, on s'aidait, on ne se sentait pas

**Vous avez besoin d'aide ?**

1 866 APPELLE | SMS : 535353 | [suicide.ca](http://suicide.ca)



seuls.» Ses parents ont trouvé un logement, ont commencé à travailler et à suivre des cours de français. «Mon père dit qu'on ne doit pas se plaindre. Il dit qu'apprendre le français, c'est le prix de la liberté», dit Raúl.

Au tour de Juan, 14 ans, de prendre la parole. «Ce qui m'a marqué, ce sont les douaniers cana-

diens. Ils m'ont souri et m'ont dit bienvenue», raconte l'adolescent arrivé de Colombie en avril 2022. «On a d'abord été aux États-Unis. Les policiers criaient et poussaient les gens. Ils nous ont confisqué nos passeports, nos valises et même nos souliers. On ne savait plus où aller...»

Sa mère, son beau-père et lui ont pris le chemin Roxham, en Montérégie, où des milliers de migrants sont entrés au Québec ces dernières années de façon irrégulière, sans passer par un poste frontalier. Interceptés par des agents de la GRC, ils ont été conduits au poste de Lacolle, où ils ont demandé l'asile au Canada. Depuis, le chemin a été fermé à la suite d'un accord entre Ottawa et Washington, qui permet aux agents frontaliers de refouler vers les États-Unis toute personne arrivée de manière irrégulière par voie terrestre.

**En ouverture :** À gauche, Miguel, 15 ans, originaire du Nicaragua ; à droite, Olgens, 15 ans, d'Haïti. Ci-dessus : L'école secondaire Louis-Joseph-Papineau, dans le quartier Saint-Michel.



«Les premières semaines au Canada... on a été mis en quarantaine dans une chambre d'hôtel. On n'avait pas le droit de sortir. Je n'en pouvais plus d'être dans cette pièce, ça me rendait fou, j'étais très fâché...» Juan s'interrompt et se gratte nerveusement le bras, le corps crispé par ces souvenirs difficiles. Soutenu par le regard bienveillant de son prof, il poursuit: «Je m'ennuie de mon pays. Mais je vais m'habituer, maman dit qu'on sera plus heureux ici, qu'il y a un plus bel avenir.»

Plusieurs jeunes du groupe hochent la tête avec empathie. Leur famille aussi a emprunté le chemin Roxham...

En 2022, près de 92 000 personnes ont demandé l'asile au Canada, du jamais-vu selon les données d'Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada et de l'Agence des services frontaliers du Canada, les deux instances fédérales responsables. Près des deux tiers de ces per-

Montréal (CSSDM) à accueillir le plus grand nombre d'élèves migrants, derrière l'école Saint-Henri. La raison est simple: l'établissement disposait de locaux inoccupés, une denrée extrêmement rare dans le réseau scolaire. Et cette vocation touche une bonne partie de la clientèle: plus de 50 % de la population du quartier Saint-Michel est immigrante. Car pour certains jeunes de quartiers plus éloignés, aller à Louis-Jo signifie étirer des journées déjà intenses par de longs trajets en transport en commun...

\*\*\*

## WITHNISE, 16 ANS,

et son frère Olgens, 15 ans, tous deux dans la classe 915, adorent l'activité d'agriculture urbaine qui se tient chaque jeudi après les cours, au potager situé dans l'enceinte de l'école. Les deux jeunes, qui ont émigré d'Haïti il y a un an, sautillent joyeusement sur une fourche pour aérer la terre. Soudain, Withnise délaissé l'outil et s'immobilise, le regard fixé sur une petite flaue de boue. Elle a perdu son sourire.

## À Louis-Joseph-Papineau, beaucoup d'élèves migrants ont emprunté l'une des routes migratoires les plus dangereuses au monde : la jungle du Darién, cette forêt tropicale très dense qui sépare la Colombie du Panamá.

sonnes se sont retrouvées au Québec, soit 59 000. En comparaison, durant les années pré-pandémie, la province en accueillait en moyenne 27 000.

Selon la loi québécoise sur l'instruction publique, tout enfant a droit à l'éducation gratuite, sans égard à son statut d'immigration. Ce flux migratoire a donc entraîné une explosion du nombre d'enfants et d'adolescents dans les classes d'accueil des écoles, et mis sous pression les services communautaires et publics. À Louis-Jo seulement, le nombre de classes d'accueil a bondi de 6 à 23 durant l'année scolaire 2022-2023.

L'école Louis-Joseph-Papineau est devenue la deuxième du Centre de services scolaire de

«Ça me rappelle quand on marchait dans la jungle du Panamá. Les gens étaient couverts de boue, ils glissaient, ils tombaient, c'était horrible...», confie l'adolescente.

Forcés de fuir la violence de leur pays et de quitter leur mère, Withnise et son frère ont d'abord suivi leur père et leur belle-mère au Brésil, avant que leur père décide de repartir vers le Canada, espérant un meilleur sort pour les siens. Ils ont mis un an à franchir 12 pays, souvent à pied, avant d'atteindre la frontière canadienne. Comme des centaines de milliers de migrants, ils ont fait ce voyage malgré les rivières en furie, les bêtes sauvages et les organisations criminelles qui contrôlent ces zones.

À Louis-Jo, beaucoup d'élèves migrants ont emprunté, comme Withnise et son frère, l'une des routes migratoires les plus dangereuses au monde : la jungle du Darién, cette forêt tropicale très dense qui sépare la Colombie du Panamá. Plusieurs pages du journal étudiant sont d'ailleurs consacrées à des témoignages de périlleux cauchemardesques dans ce territoire qu'aucune route ne traverse.

Gladimir, par exemple, relate ainsi les périlleuses traversées des rivières: «Il pleuvait sans cesse. Il y avait tellement de moustiques qu'on n'osait pas ouvrir la bouche.

La famille de Withnise, 16 ans, a mis un an à traverser 12 pays, parfois à la merci des bêtes sauvages et d'organisations criminelles.



Avant d'entrer dans l'eau, j'ai remarqué des crocodiles qui nageaient quelques mètres plus bas. »

« Le niveau de l'eau était à la hauteur des genoux, parfois jusqu'au cou. Quand elle nous dépassait, les gens nous portaient sur leurs épaules. C'était épouvantant », peut-on lire dans le récit d'un jeune appelé Sterline.

« Il y avait beaucoup de serpents et surtout, la nuit, j'entendais des cris et des hurlements d'animaux sauvages, raconte Meech Naydine. Je me souviens qu'il y avait beaucoup de bananiers. Dans les bananes se cachaient des araignées venimeuses [...] De l'autre côté de la rivière, on devait passer sur des squelettes. Je pleurais et je tremblais de peur. »

\*\*\*

## LE PARCOURS

migratoire des élèves est de plus en plus sombre, note Samantha Roscani, éducatrice spécialisée à Louis-Jo et employée du CSSDM depuis 17 ans. Elle remarque que plusieurs familles immigrantes qui fréquentent l'école sont incapables de combler leurs besoins de base. « J'ai aidé des élèves et leurs parents à trouver de quoi manger, de quoi se vêtir, même à trouver des meubles... »

ÉTIENNE BRIERE POUR L'ACTUALITÉ



Withnise et son frère font partie de ces familles qui s'efforcent de survivre. « On vit dans un petit appartement avec deux chambres, alors que nous sommes cinq, dont un bébé. C'est difficile », admet l'adolescente en secouant ses tresses ornées de billes. « On dort mal... On est fatigués en classe. Mais j'aime ça, l'école ! Ici, j'ai des amis, de la nourriture, des activités, je m'amuse. » Withnise, comme tous les jeunes des classes d'accueil, a droit à la mesure alimentaire : pour un dollar par jour, un repas lui est offert à l'heure du dîner.

Nombreux sont ceux qui préfèrent être à l'école plutôt qu'à la maison, fait valoir Paola Mejia, intervenante sociale à la fois à Louis-Jo et au Centre d'aide aux familles latino-américaines, un organisme qui se voue aux immigrants. « Les

Durant une présentation orale, Miguel raconte à ses camarades que son pays d'origine connaît une vague de répression sanglante du dictateur Daniel Ortega, qui a étouffé de nombreux mouvements de protestation. Il a vu ses parents risquer leur vie pour apporter des provisions aux milices citoyennes qui tentaient de tenir tête au président. Plusieurs proches ont perdu la vie. « Je me souviens de tout ça, je me souviens de la peur sur le visage de mon père. On a dû fuir. Et ce qui me manque le plus, c'est de voir ma grand-mère. »

Depuis son arrivée au Québec, Raúl, lui, doit aider sa famille à payer les factures. « Je travaille le soir et les fins de semaine, je fais le ménage dans un centre d'achat », raconte-t-il. Lui non plus ne voit presque jamais ses parents, pris entre le travail et les cours de français, qu'ils suivent en soirée du lundi au jeudi.

## Cela fait plus d'un an que Marcela est empêtrée dans les dédales bureaucratiques de la demande d'asile. La mère de famille se dit confiante, mais ne cache pas son angoisse : « C'est notre vie qui est en jeu, la vie de mes enfants. »

parents comptent sur leurs adolescents pour assumer diverses responsabilités. L'école est souvent l'unique échappatoire de ces jeunes », observe-t-elle.

Paola Mejia explique que les parents sont submergés par les cours de français (pas obligatoires, mais fortement suggérés par l'État, les avocats et les employeurs), les démarches de demande d'asile (des formulaires complexes des gouvernements fédéral et provincial) et le boulot (souvent clandestin et sous-payé, en attendant un permis de travail).

En dehors de l'école, Miguel, 15 ans, arrivé du Nicaragua en mai 2022 avec ses parents et sa sœur de 6 ans, passe la majeure partie de son temps à s'occuper de la petite. « Je trouve ça difficile, mais je suis obligé d'aider mes parents, ils travaillent parfois de 12 à 14 heures par jour. Je m'ennuie beaucoup d'eux », admet l'élève en baissant tristement la tête.

Juan, 14 ans, et sa mère, Marcela, originaires de Colombie. Marcela y était travailleuse sociale. « Je veux tout faire pour continuer mon métier ici. »

Juan est un des rares élèves de la classe 915 à se consacrer à une activité parascolaire : il joue au soccer avec une équipe formée par un centre de loisirs. Sa mère, Marcela, m'accueille dans leur modeste appartement situé près du boulevard Pie-IX. Son fils nous montre fièrement ses souliers de «fútbol» et son ballon. Je les accompagne jusqu'au coin de la rue, où se trouve un petit terrain synthétique sur lequel Juan pratique ses tirs au but.

« Je sais que certains jeunes de son âge travaillent déjà, mais c'est encore un enfant, il n'a que 14 ans ! » dit Marcela en caressant son ventre arrondi par une grossesse. « Je veux que mon fils puisse avoir du plaisir. En Colombie, j'étais travailleuse sociale. Je veux tout faire pour continuer mon métier ici. » En attendant, la famille doit se débrouiller avec l'aide du gouvernement du Québec et de quelques proches...

Encore un peu hésitante à étrenner son français, Marcela raconte en espagnol qu'en Colombie, elle a vu les membres d'un groupe criminel perpétrer un attentat contre un commissariat de police. Ils auraient proféré des menaces de mort envers sa famille. Elle a laissé toute sa vie derrière et a plié bagage vers l'inconnu avec son fils et son nouveau conjoint. Sur leur route, ils ont croisé de nombreux «coyotes» (expression utilisée pour désigner les bandits armés) qui leur ont dérobé des milliers de dollars. Grâce à l'aide d'un organisme chrétien, ils ont pu contacter leurs

proches en Colombie et recevoir l'argent nécessaire à l'achat de billets d'avion pour s'approcher de la frontière canadienne et emprunter le chemin Roxham. « Quand on est arrivés au Canada, on n'avait plus rien. Pas même un peso ni un dollar. »

Cela fait plus d'un an que Marcela est empêtrée dans les dédales bureaucratiques de la demande d'asile. La mère de famille, qui a suivi des cours de français toute l'année, se prépare à l'étape la plus importante : l'audience devant la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada, qui déterminera si leur demande est acceptée ou refusée. Marcela se dit confiante, mais elle ne cache pas son angoisse : « C'est notre vie qui est en jeu, la vie de mes enfants. »

Juan, assis sagement à côté de sa mère, pose sa main sur son épaule. « *Todo estará bien, mamá* », lui murmure-t-il à l'oreille. « Tout ira bien, maman. » L'adolescent sait que l'audience est cruciale : en cas de refus, la famille devra quitter le pays dans les 30 jours, sinon elle sera expulsée, à moins de porter la décision en appel. « Ma mère est inquiète. On prie beaucoup. On ne peut pas retourner dans

Sophia, 17 ans, d'origine mexicaine, admet que ses cours de français sont laborieux et qu'elle ne progresse pas aussi vite qu'elle le souhaiterait. « Je veux apprendre la langue, mais c'est frustrant. Je me sens comme une enfant de cinq ans, je ne réussis pas à m'exprimer. » Comme bien d'autres jeunes, elle se tourne vers l'application Google Translate pour l'aider à réaliser ses travaux, et même parfois pour se faire comprendre par son prof. L'adolescente se dit heureuse que les classes d'accueil incluent d'autres cours : mathématiques, éducation physique, arts plastiques. « Au moins, mes dessins ne ressemblent pas à ceux d'une fillette de cinq ans ! » rigole-t-elle.

Son enseignant de français, Simon Tremblay-Cloutier, déplore les lacunes de sa propre formation. « Je fais tout ce que je peux, mais il arrive que je manque de ressources », admet le bachelier en philosophie, qui a d'abord été embauché à Louis-Jo pour enseigner l'éthique et la culture

## L'arrivée d'un nombre croissant d'enfants migrants en cours d'année scolaire a posé de sérieux défis logistiques au Centre de services scolaire de Montréal, dont les jeunes eux-mêmes ont fait les frais.

notre pays, c'est trop dangereux. En plus, j'ai de nouveaux amis ici et j'aime ça, apprendre une nouvelle langue. Je veux rester », dit-il avec fermeté.

Les familles qui vivent les mêmes inquiétudes que Marcela et Juan sont nombreuses à Louis-Joseph-Papineau. Cecilia Carmona, d'origine chilienne, est la secrétaire du secteur des classes d'accueil et c'est un des rares membres du personnel à parler espagnol. « Vous n'imaginez même pas le nombre de parents qui prennent l'autobus et viennent à l'école juste pour me demander de l'aide avec leurs démarches administratives. Je fais ce que je peux... mais je n'ai aucune expertise. Ça démontre à quel point ils sont laissés à eux-mêmes ! » déplorait-elle.

Dans un contexte où les jeunes sont, eux aussi, très souvent laissés à eux-mêmes, l'apprentissage du français n'a rien de facile. « Les cohortes des dernières années éprouvent plus de difficultés d'apprentissage », remarque Josée Houle, enseignante de français, langue seconde depuis près de 20 ans, qui a passé la moitié de sa carrière à Louis-Jo. « Je ne peux pas leur en vouloir : plusieurs travaillent le soir, ils sont épuisés, et la plupart n'ont pas l'aide psychologique nécessaire. Comment peuvent-ils être disposés à apprendre dans ce contexte ? » lance-t-elle.

religieuse. En décembre 2022, alors que l'année scolaire était passablement entamée, la direction lui a demandé d'enseigner le français, langue seconde à une classe d'accueil qui avait perdu son titulaire. Il aurait pu refuser, « mais il faut bien quelqu'un pour s'occuper de ces jeunes, et [il a] décidé de [se] lancer », raconte-t-il.

En l'espace de quelques jours, il est devenu le nouveau titulaire de la classe 915. « Certains enfants n'ont pas été scolarisés pendant des mois, quelques-uns pendant des années. Ils sont hypothéqués... », dit l'homme de 43 ans, qui fait partie des nombreux enseignants non légalement qualifiés (sans brevet d'enseignement) embauchés pour combler les besoins du CSSDM.

Erick, 17 ans, originaire du Salvador, travaille les fins de semaine comme livreur. Il rêve de devenir chef et de faire découvrir les mets de son pays aux Québécois.





L'arrivée d'un nombre croissant d'enfants migrants en cours d'année scolaire a posé de sérieux défis logistiques au Centre de services scolaire de Montréal, dont les jeunes eux-mêmes ont fait les frais. Il a fallu trouver des locaux et des enseignants, mais aussi du personnel de soutien. Historiquement, le CSSDM pouvait accueillir jusqu'à 1 000 nouveaux élèves durant l'année. « Là, on a presque dépassé le cap des 3 000 [au total, soit les enfants inscrits en classe d'accueil et en classe ordinaire], dit Mathieu Desjardins, directeur de service. C'est comme si on nous demandait d'ouvrir huit écoles primaires en plein milieu de l'année scolaire ! »

Le CSSDM ne connaîtra pas de répit, puisque l'afflux de demandeurs d'asile ne s'essouffle pas malgré la fermeture

du chemin Roxham en mars dernier. Plusieurs mois après la nouvelle Entente sur les tiers pays sûrs, la moyenne mensuelle de nouveaux arrivants est semblable, voire supérieure. Seule différence : les aéroports de Montréal et de Toronto sont devenus les principaux points d'entrée.

**Simon Tremblay-Cloutier, bachelier en philosophie, enseignait l'éthique et la culture religieuse avant de prendre en charge volontairement le cours de français, langue seconde dans une classe d'accueil.**



Louis Kerboy Joachim, qui a émigré d'Haïti au Canada comme étudiant étranger il y a une dizaine d'années, n'est pas surpris de la situation. « Je n'ai pas vécu un parcours aussi difficile que les migrants clandestins, mais je comprends pourquoi ils fuient. Ils le font avant tout pour leurs enfants. »

En tant que chargé de projet au centre communautaire Lasallien, situé à deux pas de Louis-Jo, il côtoie les ados du quartier et constate que l'intégration des jeunes migrants est parfois ardue. « À l'école, ils fréquentent surtout d'autres migrants. »

Louis Kerboy Joachim suggère d'introduire un programme de mentorat, où chaque élève

nouvellement arrivé serait jumelé à un jeune du même âge, originaire du Québec ou déjà bien ancré dans la société d'accueil. Ce dernier pourrait l'aider avec ses devoirs, par exemple. « À mon avis, ce modèle devrait être largement adopté dans les écoles, dont Louis-Jo. »

Autre élément incontournable de l'intégration, selon Louis Kerboy Joachim : l'apprentissage rapide du français. C'est pourquoi le Centre Lasallien élabore présentement un programme visant à accélérer les acquis linguistiques des jeunes en classe d'accueil, qui doit être lancé en 2024.

L'intervenante psychosociale Chrystelle Robitaille, qui travaille également au Centre Lasallien, propose, comme d'autres intervenants rencontrés lors de ce reportage, d'augmenter le nombre d'intervenants scolaires et communautaires en provenance des minorités. Elle remarque qu'une majorité d'intervenants ont la peau blanche et sont issus de la classe moyenne, même ceux en poste dans le quartier Saint-Michel. « Plus il y aura d'intervenants qui reflètent toutes les formes de diversité, mieux on pourra soutenir les jeunes », croit Chrystelle Robitaille.

\*\*\*

## DANS LA CLASSE 915,

les élèves, toujours assis en cercle, commencent à bouger sur leurs chaises. « J'ai une dernière question pour vous, leur dit Simon Tremblay-Cloutier : ça va bientôt faire un an que vous êtes au Québec ; qu'est-ce que vous espérez pour l'avenir ? »

D'une voix timide, María José, 16 ans, originaire de République dominicaine, répond : « Je voudrais que ma mère puisse venir vivre ici. Elle me manque tellement... », dit-elle en essuyant une larme. Recroquevillée sur sa chaise, l'adolescente raconte qu'elle habite avec son père, ses deux frères et sa belle-mère. Dans le groupe, plusieurs jeunes sont aussi séparés d'un parent ou de leur fratrie, et ignorent quand ils les reverront.

Après un moment, María José ajoute : « Je ne sais pas si c'est réaliste, mais j'aimerais être policière ou agente frontalière. »

Raúl lève la main. « On attend depuis longtemps notre audience. J'aime le Canada, je veux pouvoir devenir citoyen. » L'élève caresse le rêve de rejoindre les rangs des Forces armées canadiennes et de faire les études nécessaires pour devenir médecin militaire.

L'enseignant échange un regard avec Withnise, demeurée discrète depuis le début de la discussion. La jeune fille se décide à prendre la parole. « J'ai vu beaucoup de pays différents. J'ai vécu beaucoup de racisme. Le Canada, ce n'est pas un pays parfait, mais c'est l'endroit où je me sens le plus acceptée, dit l'ado d'un ton grave. C'est ici que je veux rester, c'est ici que je veux grandir. »

## ÉPILOGUE

Juan a vu son vœu se réaliser. En août, la demande d'asile de sa famille a été acceptée. Sa mère pourra entamer les prochaines étapes pour obtenir une résidence permanente et un certificat de sélection du Québec, qui donne notamment accès à l'assurance maladie. « On est tellement soulagés, on est plus calmes. Mon petit frère va bientôt naître. Ça me rend heureux. » □